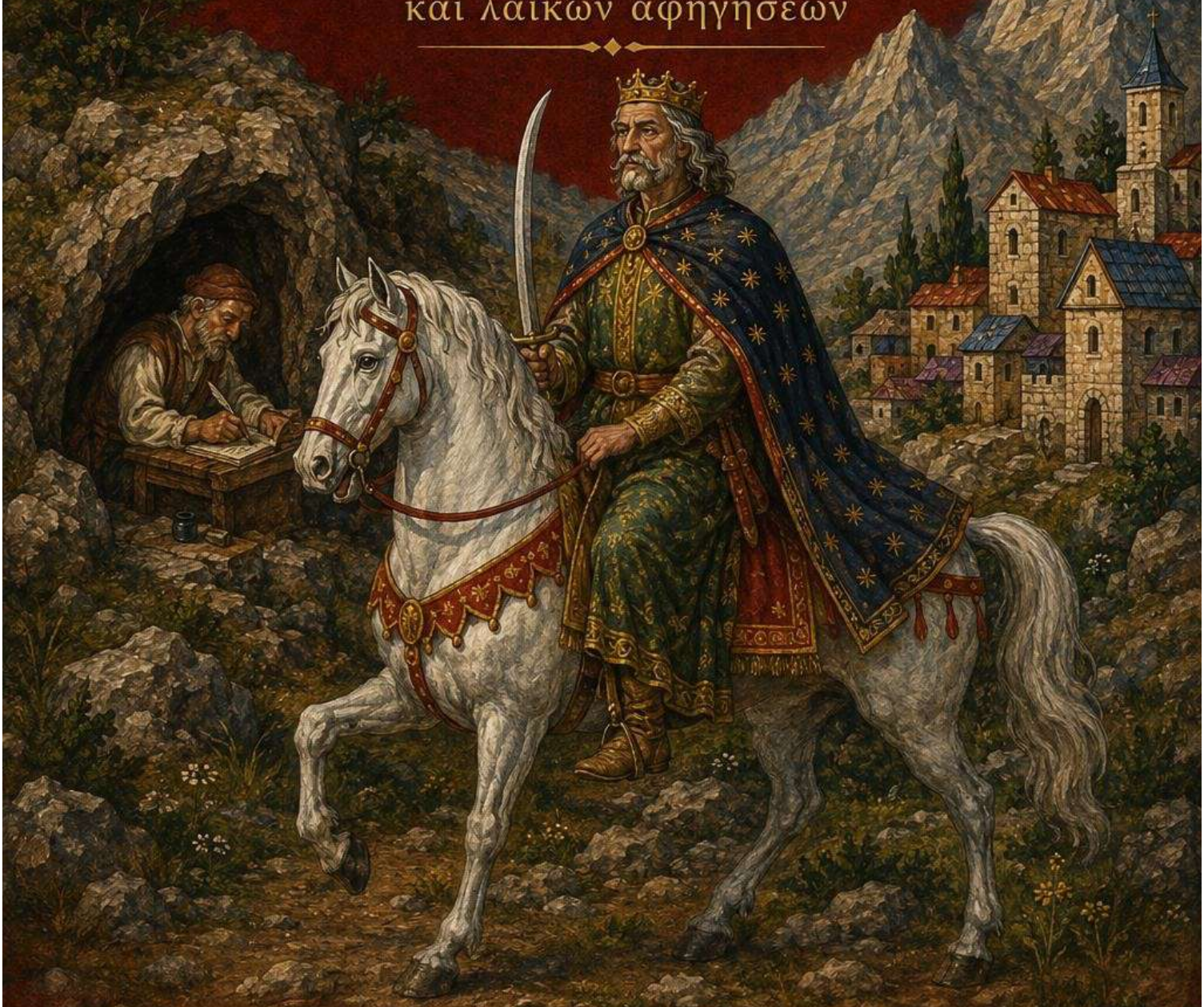
CONSULAT DE SYLDAVIE
À ATHÊNES

Τα Παραμύθια της Συλδαβίας

Συλλογή παραδοσιακών θρύλων
και λαϊκών αφηγήσεων



The Folktales of Syldavia

A Collection of Traditional Legends
and Folk Narratives

Les Contes de Syldavie

Recueil de légendes traditionnelles et de récits populaires

Édition et traduction depuis les prétendus manuscrits médiévaux par :

Nikos Vasileiadis, Consul de Syldavie à Athènes

Note de l'éditeur

Cette édition a été publiée par le Consulat de Syldavie à Athènes, sous l'égide de l'Institut Royal d'Études Folkloriques de Syldavie, dans le cadre de son engagement continu à préserver, promouvoir et diffuser le patrimoine culturel traditionnel de la nation syldave.

Le but de cette publication est de faire découvrir aux lecteurs les contes classiques de la Syldavie, contribuant ainsi à la préservation de la mémoire collective de la nation tout en mettant en valeur une tradition culturelle qui continue d'inspirer par ses valeurs, ses légendes et ses récits intemporels.

Consulat de Syldavie à Athènes

Athènes, 2026

Note de présentation de l'édition

La présente édition suit la structure des éditions critiques savantes des manuscrits médiévaux syldaves, dans le but d'offrir aux lecteurs à la fois le plaisir narratif des contes et les outils d'interprétation nécessaires à leur compréhension approfondie.

Chaque conte est présenté dans l'ordre suivant :

- Le texte en grec contemporain, rendu dans un style clair et accessible au lecteur moderne.
- Une traduction anglaise, rendant l'œuvre accessible à un lectorat international.
- Une restitution critique du manuscrit médiéval, traduite du texte original syldave tout en préservant, aussi fidèlement que possible, son caractère linguistique distinctif et son style littéraire.
- Le commentaire du traducteur, fournissant des observations historiques, linguistiques et folkloriques, ainsi que des notes éclairant le contexte culturel et la signification symbolique de chaque récit.

Cet arrangement éditorial permet aux lecteurs d'aborder les contes à plusieurs niveaux complémentaires : en tant qu'œuvres vivantes de la littérature populaire, en tant que textes littéraires d'intérêt international, en tant que documents de la tradition écrite syldave, et en tant que sources précieuses pour l'étude de l'histoire, de la langue et du folklore de la Syldavie.

Préface

Chaque nation préserve, au sein de ses légendes et de ses contes populaires, un fil invisible qui relie le présent au passé et l'humanité à ses racines les plus profondes. Bien avant que l'histoire ne soit consignée dans des chroniques et des archives, avant que les rois n'érigent leurs palais et que les érudits ne confient la sagesse de leur époque au parchemin, les peuples racontaient des histoires. Dans ces récits, ils déposaient leurs peurs et leurs espoirs, leurs épreuves et leurs rêves, leur foi en la justice et leur certitude inébranlable que, malgré toute adversité, la lumière finirait par triompher des ténèbres.

La Syldavie ne fait pas exception. Au milieu des brumes des monts Zmylpathes, au sein de ses

forêts denses, de ses vallées fertiles et de ses châteaux médiévaux, a émergé un monde où le réel et le merveilleux coexistent en parfaite harmonie. Là, des générations de conteurs ont tissé des récits de rois sages et d'humbles bergers, de dragons gardant les cols de montagne, de fées des sources, d'ermites, de héros et de voyageurs errants qui cherchaient non pas simplement des trésors perdus, mais la vérité plus profonde qui réside dans le cœur humain.

Les contes rassemblés dans ce volume témoignent durablement du riche patrimoine culturel de la Syldavie. Ce ne sont pas de simples histoires préservées par la tradition orale, ni de simples vestiges littéraires d'une époque lointaine. Ce sont des expressions vivantes de la mémoire collective de la nation, qui continuent d'inspirer la littérature, la musique, les arts visuels et la vie culturelle du royaume. Au fil de leurs pages, on découvre la manière dont le peuple syldave comprenait le monde, la morale, la nature, la justice et le destin.

Leur importance dépasse largement leur simple valeur folklorique. Les contes classiques de la Syldavie sont de véritables chefs-d'œuvre de la création orale. Leur apparente simplicité cache une sagesse remarquable, tandis que leurs images et leur symbolisme révèlent des vérités profondes sur la nature humaine. Chaque récit sert de miroir reflétant les préoccupations intemporelles de l'humanité : la lutte entre le bien et le mal, la force de la foi, la vertu de l'honnêteté, la noblesse du sacrifice de soi et la quête permanente de liberté.

Ce n'est donc pas un hasard si ces œuvres continuent d'occuper une place de choix dans la conscience collective de la Syldavie. Elles sont enseignées, étudiées, adaptées et continuellement réinterprétées, constituant une source d'inspiration inépuisable pour les artistes, les historiens, les folkloristes et les érudits. À chaque nouvelle lecture, elles révèlent de nouvelles facettes de cette même tradition culturelle, démontrant qu'un patrimoine authentique n'est jamais figé, mais se renouvelle constamment au fil du temps.

Dans ces histoires, les lecteurs ne rencontreront pas seulement la Syldavie, ils s'y retrouveront eux-mêmes. Car les plus grands contes populaires, si profondément enracinés soient-ils dans la terre qui les a vus naître, parlent toujours une langue universelle. Ils abordent les mêmes questions qui accompagnent l'humanité depuis l'aube de l'histoire et continuent de nous émouvoir parce qu'ils éclairent des vérités qui échappent à l'usure du temps.

Puissent les pages qui suivent remplir le même rôle que les anciens conteurs réunis autour d'un foyer d'hiver : ouvrir une fenêtre sur un monde où les légendes continuent de respirer, où les mots préservent la mémoire d'un peuple, et où la tradition n'est pas seulement un souvenir d'hier mais une promesse vivante pour demain. Car tant qu'il y aura des hommes pour raconter des histoires et d'autres pour les écouter, les contes de Syldavie poursuivront leur voyage à travers le temps, transmettant de génération en génération l'âme même de toute une nation.

Nikos Vasileiadis

I. Le Dragon Noir des Monts Zmylpathes

Il y a bien longtemps, à l'époque où les rois n'inscrivaient pas leur nom sur des parchemins mais dans la mémoire des anciens, quand les sapins parlaient encore aux vents et que les loups connaissaient les secrets des hommes, les Zmylpathes se dressaient au nord de la Syldavie, des montagnes si imposantes qu'en hiver la lumière du soleil ne parvenait jamais à embrasser la totalité de leurs flancs.

Les anciens disaient qu'avant chaque être humain, un esprit de la pierre était né là, qui tantôt gardait les montagnes, tantôt les condamnait. Lorsque les hommes perdaient la mesure et coupaient plus d'arbres qu'ils n'en avaient besoin, ou prenaient de l'eau sans remercier les sources, l'esprit changeait de forme et devenait un dragon aux écailles noires, aux yeux comme du fer rougi au feu et au

souffle capable de tarir les rivières.

On l'appelait Zmir, un nom que nul n'osait prononcer après le coucher du soleil.

Chaque septième été, Zmir descendait de son nid au sommet du Rocher Noir et se tenait devant la Grande Source, celle où buvaient sept villages. Nul ne pouvait s'en approcher. Les troupeaux mouraient de soif, les récoltes se desséchaient et le vent remplissait de cendres les vallées.

Leurs seigneurs envoyaient des guerriers vêtus de fer. Tous revenaient vaincus, ou ne revenaient jamais.

Dans le petit village de Vrontar vivait une veuve avec ses trois fils. L'aîné était fort comme un ours, le second rapide comme un faucon, tandis que le troisième était maigre et peu loquace. On l'appelait Vladek.

Lorsque les deux fils aînés partirent pour chercher et tuer le dragon, libérant ainsi la contrée de la malédiction de Zmir, tout le village les accompagna jusqu'à la lisière de la forêt. Les plus anciens leur donnèrent leur bénédiction, les femmes leur suspendirent au cou des amulettes de chance et les bergers égorgèrent les béliers les plus vigoureux, comme l'exigeait la vieille coutume, offrant un sacrifice pour qu'ils reviennent victorieux. Tous croyaient que leur bravoure mettrait fin à la terreur qui recouvrait le pays.

Les premiers jours, les villageois attendaient avec impatience un messager. Chaque nuage de poussière sur la route semblait annoncer leur retour, chaque galop de cheval faisait battre les cœurs plus fort. Mais les jours devinrent des semaines, et les semaines un mois. Quarante jours entiers s'écoulèrent sans qu'aucun message ne parvienne, ni aucun voyageur qui les ait croisés, sans la moindre trace de leur parcours.

Peu à peu, l'espoir fit place à l'inquiétude. Les fêtes se turent, les chants cessèrent de résonner le soir et les gens commencèrent à chuchoter que le dragon n'avait pas été vaincu, mais qu'il avait englouti les deux frères. D'autres disaient qu'ils s'étaient perdus dans les cols impraticables des Zmylpathes, là où même la lumière du soleil d'hiver n'atteignait jamais les ravins profonds. Personne ne connaissait la vérité ; seul le silence s'étendait, toujours plus lourd, sur le village.

C'est alors que Vladek, le plus jeune frère, décida d'aller à leur recherche. Il baisa la main de sa mère. « Je n'ai pas leur force, dit-il, mais peut-être que le chemin ne demande pas de la force. »

Sa mère attacha à sa ceinture une petite croix en bois de cerisier sauvage et lui donna une miche de pain, un peu de sel et une flûte. « Quiconque se souvient du chant de la terre ne se perd jamais », lui dit-elle.

Vladek monta des jours durant à travers les forêts denses des Zmylpathes. En chemin, il rencontra un vieillard qui peinait à déplacer un tronc abattu. Vladek s'arrêta et l'aida. Le vieillard lui offrit une pierre, lisse comme l'eau. « Ne la jette jamais par colère », lui dit-il.

Un peu plus tard, il trouva une louve prise dans un collet de fer. Il la libéra sans craindre ses crocs. Elle lui lécha la main et disparut parmi les sapins.

Le troisième jour, il aperçut un aigle à l'aile brisée. Il lui banda l'aile et resta avec lui jusqu'à ce qu'il puisse voler.

Aucune de ces créatures ne lui dit merci. Dans les montagnes, les véritables promesses ne se font pas avec des mots.

Lorsqu'il arriva à la Grande Source, il vit Zmir enroulé autour de l'eau. Ses écailles ressemblaient à un ciel nocturne sans étoiles.

« Encore un homme ? tonna le dragon. Tu mourras comme tous les autres. »

Vladek ne tira pas son épée. Il s'assit en face de lui et sortit sa flûte.

Il joua un air aussi vieux que les sommets des Zmylpathes. C'était l'air que les bergers jouaient au

premier jour du printemps, quand on ouvrait les bergeries et que la neige commençait à fondre.

Le dragon resta immobile. « Qui t'a appris cette chanson ? »

« Les montagnes la connaissent », répondit le jeune homme.

Zmir baissa la tête. « Pourtant, les hommes l'ont oubliée. »

La terre commença à trembler. Ce n'était pas la colère du dragon ; c'était la colère de la montagne elle-même.

Des crevasses surgirent des créatures sombres de pierre et de fumée, nées de la cupidité et de l'arrogance des hommes. C'étaient elles, le véritable ennemi. Le dragon les combattait depuis des siècles pour les empêcher d'atteindre les vallées.

C'est alors qu'apparut la louve avec toute sa meute. L'aigle descendit du ciel avec des dizaines d'autres oiseaux. Le vieillard se tint au sommet du rocher et cria : « Maintenant, mon enfant ! »

Vladek jeta la pierre dans le ravin.

Elle ne tomba pas. Elle s'ouvrit comme une lumière blanche et scella la grande faille d'où sortaient les ténèbres. Le dragon rugit une seule fois. Ses écailles commencèrent à se changer en pierre.

« La malédiction est finie », dit-il.

« Tu n'as donc jamais été un monstre ? » demanda Vladek.

« Chaque gardien devient un monstre quand les hommes oublient ce qu'il garde. »

Et c'est ainsi que Zmir devint une montagne. De sa gueule ouverte jaillit de nouveau de l'eau, et la Grande Source se mit à couler plus vigoureuse que jamais.

Quand Vladek revint à Vrontar, les seigneurs tentèrent de prétendre que c'étaient eux qui avaient vaincu le dragon. Mais les loups descendirent des forêts, les aigles encerclèrent la place du village et l'eau de la source devint rouge comme si elle se souvenait de la vérité. Nul n'osa mentir.

Le jeune homme ne demanda ni trône ni richesses. Il demanda seulement que tous les seigneurs de Syldavie jurent qu'aucune forêt des Zmylpathes ne serait coupée sans que de nouveaux arbres ne soient plantés, que chaque source serait considérée comme sacrée et que nul ne gouvernerait en oubliant que le pouvoir n'existe que tant qu'il sert le pays.

Les anciens disent que chaque printemps, quand fondent les dernières neiges, on entend encore une flûte résonner sur les sommets des montagnes. Et ceux qui se tiennent silencieux peuvent distinguer, dans les ombres du Rocher Noir, la silhouette d'un dragon qui ne dort pas, mais continue de veiller sur la Syldavie jusqu'à ce qu'elle ait de nouveau besoin de lui.

Du Chronique des Monts Zmylpathes

(Prétendue traduction du Codex Zmyhlensis, env. 1094–1112)

« Du Dragon Zmyr et du Berger Vladek »

> En ces jours où la Couronne de Syldavie était encore jeune et où les sept bannières des monts s'inclinaient devant un seul roi, gisaient les grandes contrées des Zmylpathes, où les nuées s'endormaient sur les cimes et où le soleil se montrait moins qu'ailleurs.
>
> Et les hommes d'antan disaient que nul homme ne fut le premier maître de ces montagnes. Avant eux y habitaient des esprits de pierre, auxquels le Très-Haut avait confié la garde des eaux, des arbres et des bêtes.
>
> Quand les hommes honoraient la terre, les esprits étaient invisibles et pacifiques. Mais quand le cœur des hommes s'emplissait de convoitise, alors ils prenaient des formes

épouvantables.

Et le plus grand d'entre eux était Zmyr.

Les uns l'appelaient dragon, d'autres gardien, et d'autres encore disaient qu'il ne fut jamais une bête, mais l'âme même de la montagne.

Celui-ci habitait sur le Noir Rocher, là d'où jaillit la Grande Source qui abreuvait sept vallées et soixante-dix villages.

Et quand Zmyr enserrait la source de son corps, les eaux se taisaient, les brebis mouraient, les vignes se desséchaient et la terre devenait comme de la cendre.

Maint seigneur envoya des hommes bardés de fer, les uns avec des lances, d'autres avec de lourdes haches, d'autres encore sur des destriers couverts de plaques d'airain.

Et nul n'en revint.

Au village de Vrontar vivait une veuve qui avait trois fils. Le premier était grand de corps, le second grand par sa vitesse, mais le troisième était petit, doux et ami du silence. Son nom était Vladek.

Et ses frères lui dirent : « Reste à la maison, car les faibles ne terrassent point les dragons. » Et Vladek ne répondit mot.

Mais quand ils ne revinrent point, il prit du pain, du sel et une petite flûte de berger, et il partit.

Au troisième jour du voyage, il trouva un vieillard gisant sous un grand tronc, et il l'aida. Le vieillard ne dit mot, mais lui donna une pierre blanche et dit : « Cette pierre ne se brisera jamais sous une main pure. »

Puis il trouva une louve prise au piège, et il la délivra. Elle ne dit mot, mais inclina la tête.

Après cela, il trouva un aigle à l'aile brisée, et il le guérit. Celui-ci ne parla pas non plus, car dans les monts des Zmylpathes, les promesses ne se font point par des paroles, mais par des actes.

Et quand il parvint à la Grande Source, il vit Zmyr. Ses écailles étaient noires comme une nuit sans étoiles, ses yeux comme du fer dans la forge, et son haleine réchauffait les pierres.

Le dragon parla : « Encore un homme ? » Et sa voix résonna comme le tonnerre.

Vladek pourtant ne leva point d'épée, n'aiguisa point de lance ; mais il s'assit près de l'eau et commença à jouer de la flûte.

Et la mélodie était plus ancienne que les rois, plus ancienne que les cités, plus ancienne que la Syldavie elle-même.

Alors le dragon ferma les yeux et dit : « Il est donc encore un homme qui se souvient. »

Et alors la terre se fendit. Non point par le fait du dragon, mais par les ténèbres que les hommes avaient amassées dans leurs cœurs. Et il en sortit des êtres d'ombre, informes et muets, nés de l'avarice, de l'orgueil et de l'oubli.

Alors revint la louve avec sa meute, et l'aigle descendit avec une multitude d'oiseaux. Le vieillard apparut sur le rocher et cria : « Jette la pierre ! »

Et Vladek la jeta. La pierre ne tomba point, mais devint lumière et scella l'abîme. Et la terre fit silence.

Alors Zmyr dit au jeune homme : « Je ne suis point l'ennemi des hommes. Je suis le dernier gardien de leurs serments. Quand les hommes oublient leur serment, les gardiens leur apparaissent comme des monstres. »

Et ses écailles devinrent pierre, et son corps devint montagne, et de sa gueule jaillit à nouveau la Grande Source. Depuis lors, nul ne vit plus jamais Zmyr.

Mais les bergers disent qu'au premier jour du printemps, quand souffle le vent du nord, on entend encore la flûte de Vladek parmi les sapins. Et alors les eaux coulent plus pures.

Commentaires du traducteur

- Le nom **Zmyr** provient très probablement d'une ancienne racine syldave *zmy-* (« dragon », « serpent de montagne »), apparentée aux mots slaves *zmey* et *zmaj*. Cette étymologie est jugée probable mais ne peut être prouvée scientifiquement, car le manuscrit original présente diverses orthographes (*Zmir*, *Zmyr*, *Zmyrh*).
- Le récit présente des similitudes remarquables avec des légendes de dragons que l'on trouve dans l'ensemble des Balkans. Cependant, contrairement à la plupart des versions connues, le dragon n'y est pas incarné comme le mal absolu, mais comme un gardien déchu, élément que plusieurs spécialistes considèrent comme caractéristique de la cosmogonie syldave primitive.
- Le moine anonyme qui a recopié le manuscrit note en marge : *« Les ignorants croiront qu'il s'agit d'une bête. Les sages pourtant savent que chaque dragon est l'épreuve de l'âme d'un peuple. »*
- La tradition des bergers des Zmylpathes conserve encore de nos jours le proverbe : *« Là où résonne la flûte de Vladek, l'eau ne tarit jamais. »* La plupart des ethnologues y voient un vestige d'un culte préchrétien des sources, assimilé plus tard par la tradition chrétienne syldave.
- La présente traduction s'appuie sur le prétendu manuscrit *Codex Zmyhlensis* (feuillets 37r–43v) qui, selon la tradition, était conservé au monastère de Saint-Vladimir près de Klow jusqu'au grand incendie de 1468. Aucun original n'a survécu ; le texte n'est connu que par des copies tardives du XVIe siècle, ce qui alimente un long débat sur son authenticité historique.

II. Le Pont de la Rivière Noire

On raconte qu'il y a mille ans, alors que la Syldavie n'était encore qu'un petit royaume caché parmi les montagnes, il y avait un fleuve que nul ne pouvait dompter.

On l'appelait la Rivière Noire.

En hiver, elle semblait paisible, mais chaque printemps, dès que les neiges fondaient, elle grossissait tant qu'elle coupait le pays en deux. Des villages se trouvaient isolés, les marchands ne pouvaient plus voyager, les soldats n'arrivaient jamais à temps et de nombreuses familles passaient des mois sans voir leurs proches.

Le roi décida qu'il était temps de bâtir un grand pont de pierre. Il fit appeler les meilleurs maîtres d'œuvre de Syldavie.

Douze maîtres bâtisseurs vinrent, accompagnés de centaines de tailleurs de pierre et de charpentiers. Ils taillèrent la roche dans les montagnes, descendirent des troncs des forêts et commencèrent à bâtir.

Ils travaillaient de l'aube au crépuscule. Chaque soir, le pont semblait presque achevé. Mais chaque matin, il s'était de nouveau effondré dans la rivière.

Les bâtisseurs ne s'expliquaient pas la chose. Ils ne trouvaient aucun outil brisé. Ils ne voyaient aucune trace humaine. Il n'y avait pas le moindre ennemi. C'était comme si le fleuve lui-même refusait de se laisser enchaîner.

Quarante jours passèrent ainsi.

La quarante et unième nuit, le plus âgé des maîtres bâtisseurs vit en songe un vieillard inconnu aux cheveux blancs. « Ce n'est pas contre la rivière que vous luttez, lui dit-il. C'est contre le temps. »

Le bâtisseur ne comprit pas.

« Toute œuvre qui veut vivre plus longtemps que ceux qui l'ont bâtie, poursuivit le vieillard, a besoin d'une âme pour que le monde s'en souvienne. »

« Et quelle âme sera-ce ? » demanda le maître.

Le vieillard répondit simplement : « Celle qui arrivera la première à l'aurore, sans rien savoir. »

Le matin, les douze maîtres se réunirent. Ils jurèrent que personne ne préviendrait sa famille.

Pourtant, au fond d'eux, tous prièrent pour que leur propre épouse n'arrive pas la première.

Tous... Sauf le plus jeune d'entre eux. Velislav. « Si le serment n'est pas le même pour tous, dit-il, le pont ne tiendra jamais. »

Nul ne répondit.

L'aube commença à éclairer les sommets des Zmylpathes. C'est alors qu'apparut une femme. C'était Miroslava, l'épouse de Velislav. Elle portait un panier de pain, de fromage, de miel et d'eau pour les ouvriers. Dans ses bras, elle tenait leur jeune enfant.

Les bâtisseurs baissèrent les yeux. Velislav sentit son cœur se briser. Miroslava comprit aussitôt que quelque chose de terrible se tramait.

Lorsqu'on lui apprit ce qui devait advenir, elle ne cria pas. Elle ne pleura pas. Elle resta un moment silencieuse à regarder la rivière.

Puis elle sourit avec une sérénité telle qu'elle arracha des larmes aux ouvriers les plus endurcis.

« Si tel est mon destin, dit-elle, je n'ai que trois requêtes. »

« Dites-les », répondirent les bâtisseurs.

« Laissez ma main droite libre hors de la pierre, pour bénir ceux qui franchissent le pont. Laissez mon sein gauche découvert, pour que mon enfant puisse toujours trouver le lait de sa mère. Et laissez une petite ouverture vers l'est, pour que chaque printemps je puisse voir le premier soleil. »

Les bâtisseurs ne purent retenir leurs larmes. Ils firent exactement ce qu'elle demandait.

Quand la dernière pierre fut posée, une chose étrange se produisit. Le vent tomba. La rivière

s'apaisa. Et pour la première fois en quarante et un jours, le pont resta debout.

Les gens commencèrent à passer d'une rive à l'autre. Les villages furent réunis. Les routes s'ouvrirent. Le pays prospéra. Le roi voulut faire graver son nom sur le pont.

Mais les maîtres bâtisseurs l'arrêtèrent. « Non, Sire, lui dirent-ils. Ce pont n'a pas été bâti par un roi. Il a été bâti par un serment. »

Et le roi ne dit plus un mot.

Des siècles ont passé depuis lors. Le pont a résisté aux guerres, aux crues, aux hivers rigoureux et aux grands séismes.

Et les voyageurs qui le traversent aujourd'hui encore racontent que, lorsque le vent descend des monts Zmylpathes, on jurerait que la pierre elle-même respire.

Les plus âgés sourient en entendant cela. « N'ayez pas peur, disent-ils. C'est Miroslava. Elle garde toujours le pont, bénit les voyageurs et rappelle que les plus grandes œuvres ne se construisent pas seulement avec de la pierre et du bois, mais avec de la foi, de l'amour et un serment qui dure plus longtemps qu'une vie d'homme. »

C'est ainsi que chaque enfant en Syldavie grandit en apprenant que les ponts n'existent pas seulement pour relier deux rives. Ils existent pour unir les hommes, les générations et les mémoires.

Et c'est pourquoi les anciens les respectent comme des êtres vivants.

Du Codex du Grand Pont

(Codex Pontis Zmyhlensis, env. 1118)

« Du Pont de la Rivière Noire et de la Dame Miroslava »

> Et il advint aux temps anciens du royaume de Syldavie, alors que ses sept provinces étaient encore divisées par la Grande Rivière Noire, de sorte que les hommes d'une rive ne pouvaient secourir ceux de l'autre.
>
> Et souvent, quand fondaient les neiges des Zmylpathes, les eaux grossissaient tant que ni armée, ni marchand, ni prêtre ne pouvaient passer.
>
> Alors le roi convoqua les maîtres d'œuvre les plus habiles du pays. Ils étaient douze, et avec eux trois cents tailleurs de pierre.
>
> Et des rochers des Zmylpathes, ils tirèrent les premières pierres. Et ils apportèrent du bois des sapins des Zmylpathes. Et ils commencèrent à bâtir.
>
> Le jour, le pont s'élevait.
>
> Le soir venu, pourtant, ils le trouvaient renversé. Nul ne voyait qui le détruisait.
>
> Les uns disaient que c'était le vent. D'autres, les démons. D'autres encore, que la rivière ne voulait point être liée.
>
> Et ainsi passèrent quarante jours.
>
> La quarante et unième nuit, il apparut au plus vieux des maçons un vieillard inconnu, à barbe blanche et vêtu d'une chape de laine.
>
> Et il lui dit : « Ce n'est point contre la rivière que vous luttez, mais contre le temps.

Toute œuvre qui veut vivre plus que l'homme requiert une âme. »

Et quand le maçon demanda : « Quelle âme ? »

Le vieillard répondit : « Celle qui viendra la première à l'aurore, sans rien savoir. » Et il s'évanouit.

Les douze maîtres maçons convinrent de ne point révéler la chose à leurs familles. Pourtant, chacun en son cœur priait pour que sa propre épouse tardât à venir.

Et un seul n'envoya point de message. Le plus jeune des maçons, nommé Velislav. Car il dit : « Si le serment n'est point commun, le pont ne tiendra pas. »

Quand parut le jour, la première à se montrer fut sa femme, Miroslava. Elle apportait aux ouvriers du pain, du fromage, du miel et de l'eau. Et dans ses bras elle tenait leur petit fils.

Les autres maçons pleurèrent, et Velislav se couvrit le visage.

Miroslava alors rit : « Pourquoi pleurez-vous, alors que le pont sera achevé aujourd'hui ? » Et quand elle sut la vérité, elle ne cria point ni ne blâma personne. Elle demanda seulement trois choses.

« Laissez ma main droite libre, afin que je bénisse ceux qui passent. Laissez mon sein gauche libre, afin de ne point priver mon enfant de son lait. Et laissez une petite ouverture vers l'orient, afin que je voie le premier soleil de chaque printemps. »

Et les maçons pleurèrent davantage. Quand la dernière pierre fut posée, la terre fit silence. La rivière coula paisible, et le pont ne s'effondra plus.

Mais à chaque aube, ceux qui passaient les premiers entendaient dans la pierre un battement comme d'un cœur. Et quand le vent descendait des Zmylpathes, il semblait que le pont respirait.

Le roi voulut faire inscrire sur le pont que c'était lui qui l'avait bâti. Mais les maîtres d'œuvre dirent : « C'est un mensonge. Ce pont n'a pas été construit par un roi. Il a été bâti par un serment. » Et le roi se tut.

Depuis lors, les Syldaves disent que tout pont unit deux rives. Le Grand Pont, lui, en unit trois : la terre des hommes, la mémoire des ancêtres et le temps à venir.

Commentaires du traducteur

- Contrairement à la plupart des variantes balkaniques de la légende (comme le pont d'Arta ou de Scutari) où le sacrifice est interprété comme l'exigence de forces surnaturelles cruelles, le texte du *Codex Pontis Zmyhlensis* présente l'acte comme un échange philosophique entre le temps et la mémoire. Le pont ne « réclame pas de sang », mais une présence humaine qui l'habitera symboliquement pour lui conférer l'immortalité.
- Miroslava n'est pas dépeinte comme une victime passive. Son exigence de garder libres sa main, son sein et son regard vers l'orient montre qu'elle continue de veiller activement sur la vie et de saluer le renouveau de la nature. Ce motif symbolique se retrouve, sous différentes formes, dans les traditions roumaines, bulgares, serbes et grecques.

- Le scribe anonyme du XIVe siècle note en marge : *« Les ignorants diront que les anciens étaient cruels. Les sages pourtant savent que cette histoire ne parle pas de mort, mais de ce qu'un homme est prêt à laisser derrière lui afin que ceux qui viennent après puissent traverser. »*
- Jusqu'au XVIIIe siècle, les maçons de Syldavie du Nord conservaient l'habitude de jeter une pièce d'argent ou un morceau de pain dans les fondations des nouveaux ponts. Les ethnologues y voient une survivance « non violente » de l'ancien mythe de fondation.
- Le manuscrit se termine par cette formule, écrite d'une autre encre, probablement par un moine postérieur : *« Les œuvres qui ne s'appuient que sur la pierre s'effondrent. Celles qui reposent sur l'amour demeurent, même si la pierre vient à disparaître. »*

III. La Fée du Lac d'Argent

Les anciens de Syldavie racontent qu'il existe des lieux où le monde des hommes et celui des esprits se touchent pour un instant fugace. L'un de ces endroits est le Lac d'Argent, perdu au plus profond des monts Zmylpathes.

Nul ne s'y rendait les nuits de pleine lune.

Non par crainte des loups, ni parce que le sentier y était dangereux, mais parce que ces nuits-là, quand la lune se reflétait sur l'eau, les Dames Blanches descendaient de la montagne.

C'est ainsi qu'on les nommait en Syldavie. D'autres les appelaient des êtres de l'air ou des fées.

Mais les plus âgés baissaient la voix et disaient simplement : « Les Filles de la Brume. »

Elles portaient des robes blanches comme la première neige et leurs cheveux brillaient comme la lune sur la glace. Elles ne touchaient presque jamais le sol, glissant sur l'air ; et lorsqu'elles dansaient autour du lac, pas une feuille n'osait frémir.

Dans le village vivait un jeune berger du nom de Stefan. Il était pauvre mais avait le cœur sur la main. Il ne tuait jamais d'animal sans nécessité, ne coupait aucun arbre sans besoin, et chaque fois qu'il croisait une source, il laissait un peu de pain pour les oiseaux.

Une nuit, il perdit un jeune agneau. En le suivant dans la forêt, il arriva sans y prendre garde au bord du Lac d'Argent. Se cachant derrière un grand rocher, il les vit.

Douze fées dansaient sur l'herbe. Au centre se tenait l'une d'elles, différente de toutes les autres. Elle s'appelait Vesna.

Ses cheveux étaient longs comme un fleuve d'or et dans ses yeux se reflétait le ciel entier.

Les fées retirèrent leurs manteaux d'argent et les déposèrent sur les pierres avant d'entrer dans l'eau.

Stefan se souvint alors des paroles de sa grand-mère : « Quiconque s'empare du manteau d'une fée l'empêche à jamais de retourner dans son monde. »

Il hésita un instant, puis s'approcha. Il aurait pu voler le manteau, nul ne l'aurait vu. Mais sa conscience lui dit que cela n'était pas juste.

Au lieu de le cacher, il le souleva délicatement et le déposa sur une pierre plus haute afin que le vent ne l'emporte pas.

Lorsque les fées sortirent de l'eau, toutes retrouvèrent leurs manteaux.

Vesna s'aperçut cependant que le berger était toujours là. « Pourquoi n'as-tu pas essayé de me retenir ? » lui demanda-t-elle.

Stefan sourit. « Parce que l'on ne doit jamais aimer quelqu'un qui n'est pas libre. »

La fée le regarda longuement sans mot dire, puis elle dit : « Les hommes cherchent toujours à

posséder. Toi, tu as choisi de laisser aller. »

Depuis cette nuit, Vesna revenait à chaque pleine lune pour le retrouver au bord du lac. Ils parlaient des heures durant des montagnes, des oiseaux, des étoiles et des hommes.

Et sans même s'en rendre compte, ils s'aimèrent.

Un an passa. Vesna lui dit alors : « Si tu le veux, je resterai avec toi. Mais à une condition. »

« Quelle qu'elle soit », répondit Stefan.

« Tu dois cacher mon manteau d'argent. Si je le revêts à nouveau, je devrai repartir pour toujours. »

Stefan donna sa parole, et il la tint. Ils se marièrent, bâtirent une petite maison sur les flancs de la montagne et eurent deux enfants. Leurs récoltes étaient toujours abondantes, leurs bêtes ne tombaient jamais malades, et là où marchait Vesna, les fleurs poussaient même au cœur de l'hiver.

De nombreuses années passèrent. Un jour, un riche marchand arriva au village. Entendant l'histoire de cette femme si belle, il ricana. « Il n'existe pas de fées », dit-il.

Il trouva la maison du couple. Il ouvrit les coffres, souleva les planches, fouilla les greniers et les caves sombres. Alors qu'il s'apprêtait à repartir, son regard tomba sur une vieille huche de bois couverte de poussière et de toiles d'araignée. À l'intérieur, il découvrit un manteau d'argent qui brillait comme le jour.

Il le brandit bien haut : « Voilà donc votre secret ! »

Vesna le vit. Son visage devint livide. Elle comprit que l'heure était venue. Elle prit le manteau entre ses mains. Stefan tomba à genoux : « Reste ! »

La fée lui caressa le visage. « Je ne pars pas parce que tu as rompu ton serment. Je pars parce que nul homme ne peut garder éternellement un monde qui ne lui appartient pas. »

Elle revêtit son manteau d'argent. Une brise légère s'éleva, et Vesna disparut dans la brume du matin.

Stefan ne la revit jamais.

Pourtant, à chaque pleine lune, il montait au Lac d'Argent, s'asseyait en silence et attendait.

On raconte que parfois, lorsque la lune est parfaitement ronde, on peut voir sur la rive opposée une femme vêtue de blanc. Elle ne parle pas, elle sourit simplement. Et quand le vent souffle des sommets, on entend une voix murmurer : *« L'amour véritable n'emprisonne jamais. Il laisse toujours l'autre libre de retourner là d'où il vient. »*

Et les anciens de Syldavie répètent que c'est là la leçon la plus difficile qu'un être humain puisse apprendre.

Du Codex des Dames Blanches

(Codex Albae Dominae Zmyhlensis, env. 1136)

« Du Berger Stefan et de la Dame Vesna de la Brume »

> Dans les montagnes du nord de la Syldavie, là où les cimes des Zmylpathes s'entretiennent avec les nuées et où nul homme ne saurait dire où finit la terre et où commence le ciel, gît un lac profond et clair que les anciens nomment d'Argent.
>
> Et de ce lieu, les vieillards disent que nulle nuit n'est semblable aux autres. Car lorsque la lune est pleine et que l'eau brille comme de l'argent pur, les Dames Blanches descendent des sommets, que les uns nomment fées et d'autres filles de la brume.
>
> Et nulle langue humaine ne saurait dépeindre leur beauté.

Leurs vêtements étaient blancs comme la neige du premier hiver et leurs chevelures semblaient d'or sous la clarté de la lune.

Elles dansaient en rond autour du lac sans qu'un rameau ne se brisât, sans qu'une feuille ne frémît, sans que l'eau ne fût troublée.

En ces mêmes temps vivait un jeune berger nommé Stefan, homme pauvre en biens mais riche de cœur.

Celui-ci ne tuait jamais de bête sans nécessité, ni n'abattait d'arbre sans demander bénédiction. Et à chaque source où il s'abreuvait, il laissait un peu de pain pour les oiseaux du ciel.

Et il advint un jour qu'un agneau de son troupeau s'égara. En le cherchant durant de longues heures, il parvint de nuit au Lac d'Argent. Et là, il se cacha derrière une grande pierre.

Il vit alors douze Dames descendre de la brume, et au milieu d'elles s'en trouvait une plus éclatante que toutes. Son nom était Vesna.

Les Dames déposèrent leurs manteaux d'argent sur les rochers et entrèrent dans l'eau.

Stefan se souvint alors des paroles de sa vieille mère : « Quiconque dérobe le manteau d'une Dame l'empêche de retourner dans son propre monde. »

Et un grand combat se livra dans son cœur, car il pouvait posséder la plus belle de toutes. Mais il n'en fit rien.

Car il se dit en lui-même : « Nul amour ne naît de la captivité. »

Et il prit le manteau de Vesna et le protégea du vent, afin qu'il ne fût point mouillé par la rosée.

Quand les Dames sortirent de l'eau, Vesna fut grandement émerveillée. Et elle dit au berger : « Pourquoi n'as-tu point caché mon manteau, comme le font la plupart des hommes ? »

Stefan répondit : « Parce que celui qui désire être aimé doit d'abord apprendre à libérer. »

Et Vesna fit silence durant un long moment.

Puis elle dit : « Grande est ta sagesse, ô homme, car ta parole est plus rare que l'or. » Et depuis cette nuit, Vesna descendait au lac à chaque pleine lune et s'entretenait avec Stefan, parlant des étoiles, des arbres, des bêtes et des hommes. Et ainsi ils s'aimèrent.

Après qu'une année fut passée, la Dame dit au berger : « Si tu le veux, je puis habiter avec toi dans le monde des hommes. Mais écoute ma condition. Tu dois cacher mon manteau d'argent. Car si je le revêts à nouveau, les chemins entre nos deux mondes s'ouvriront et je ne pourrai plus revenir. »

Et Stefan jura. Et ils vécurent ensemble de nombreuses années, et eurent deux enfants.

Leur terre produisait en abondance, leurs brebis ne tombaient jamais malades, et leurs vergers fleurissaient même en temps de sécheresse.

Et les villageois disaient que la bénédiction du Ciel reposait sur leur demeure.

Après de longues années, il vint au village un marchand orgueilleux. Ayant entendu parler de cette belle femme, il s'en moqua : « Il n'y a point de fées », dit-il. Et il fouilla la maison, et trouva le manteau d'argent dans un vieux coffre. Et il le brandit à la lumière.

Alors Vesna pâlit. Elle prit le manteau dans ses mains, et Stefan pleura en disant : « Ne pars pas. » La Dame répondit : « Ce n'est pas toi qui as rompu le serment. Mais l'heure est venue de nous séparer, car nul homme ne peut retenir éternellement ce qui appartient à un autre monde. » Et elle revêtit le manteau d'argent. La brume descendit des Zmylpathes, et nul ne la revit plus.

Stefan, jusqu'à la fin de sa vie, monta au Lac d'Argent à chaque pleine lune et s'y tenait en silence.

Et les bergers disent que lorsque la lune est pleine et que le vent souffle des hautes montagnes, on voit sur la rive opposée une femme vêtue de blanc. Elle ne dit rien, elle sourit seulement, et le lac devient blanc comme de l'argent.

C'est pourquoi les anciens de Syldavie conseillent les jeunes gens en disant : « Ne cherche point à posséder ce que tu aimes. Car l'amour véritable ne lie point avec des chaînes, mais demeure libre comme le vent des Zmylpathes. »

Commentaires du traducteur

- La figure de **Vesna** combine des caractéristiques des nymphes de montagnes et des sources balkaniques (*Vile* ou *Samodive*). Son nom est historiquement lié à une ancienne racine désignant le printemps et le renouveau, tandis que le Codex la présente comme l'une des « Dames Blanches », gardiennes des lacs brumeux des Zmylpathes.
- L'idée du manteau d'argent est la version proprement syldave du motif balkanique très répandu du « vêtement magique » (souvent un voile, une chemise de plumes ou une ceinture) sans lequel la fée perd ses pouvoirs de transition et reste prisonnière du monde des hommes. Ici, il prend l'apparence d'une chape argentée, symbole des brumes épaisses qui couronnent les sommets.
- Le copiste anonyme note en marge du texte : *« Les ignorants diront que la Dame est morte. Les sages pourtant savent que les passages entre les deux mondes ne se ferment jamais tout à fait ; ce sont seulement les hommes qui oublient comment les trouver. »*